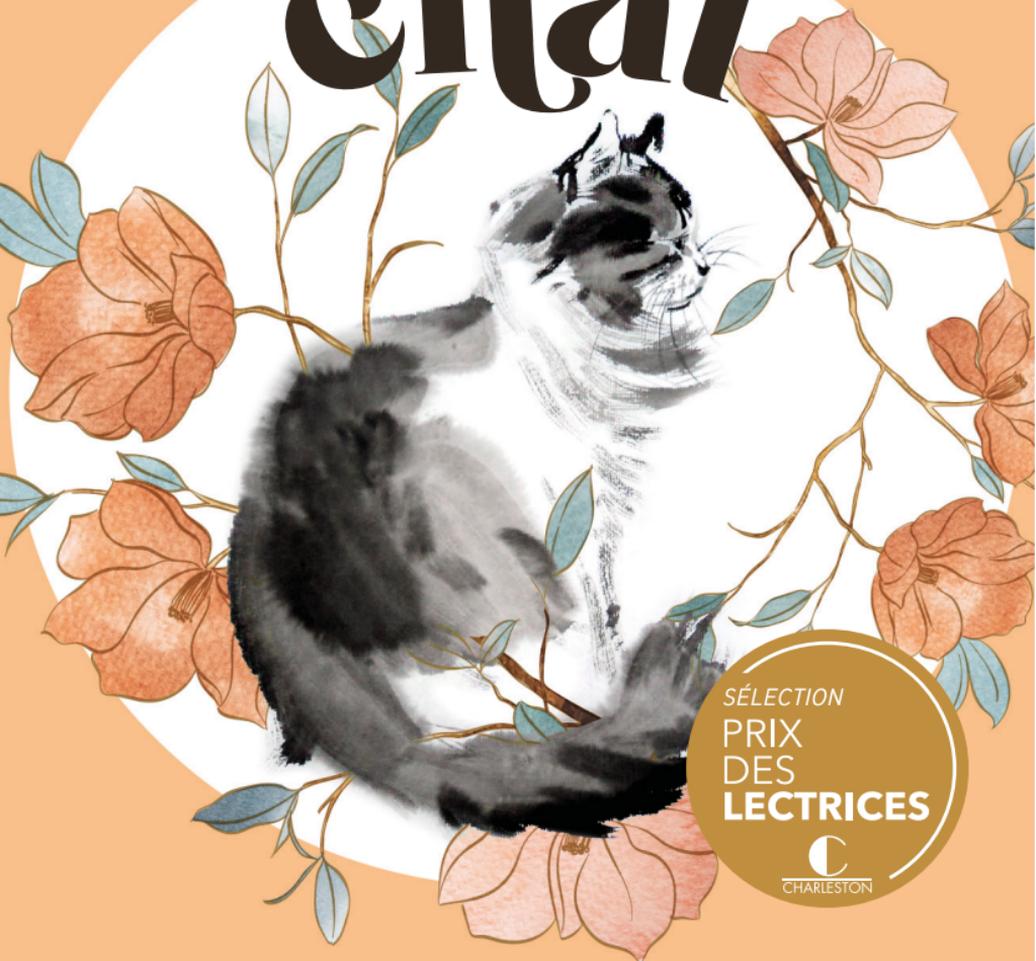


MAKOTO SHINKAI
NARUKI NAGAKAWA

Elle et son chat



SÉLECTION
PRIX
DES
LECTRICES



« TISSÉ AVEC DÉLICATESSE ET PUDEUR,
UN RÉCIT POÉTIQUE AU STYLE ÉPURÉ. »
LIRE MAGAZINE



MAKOTO SHINKAI NARUKI NAGAKAWA

ELLE ET SON CHAT

*C'était au début du printemps, par un jour de pluie.
Ce jour-là, elle m'a recueilli. Depuis, je suis son chat à Elle.*

Un chat au franc-parler amoureux de sa maîtresse, une chatte rêveuse abandonnée, un chaton perdu dans sa nouvelle famille d'accueil et un chat de gouttière railleur... Ils vivent à Tokyo, dans le même quartier, se croisent et fraternisent au gré des saisons. Et non contents de bouleverser le quotidien de leurs humaines respectives, ils finissent par entremêler leurs vies.

Dans ce magnifique récit choral, femmes et félins se lient d'amitié et s'entraident pour apprendre, ensemble, la beauté de la vie. Un tableau urbain poétique sur la fragilité de l'existence, son charme, la solitude et le jeu des apparences, porté par un style délicat et épuré.

**« Un portrait à la fois critique et innocent de la société
japonaise. À mettre entre toutes les pattes ! »**
Japan Magazine

Lauréat de plusieurs prix d'animation prestigieux, **Makoto Shinkai** est le réalisateur des très populaires films d'animation *Your Name*. et *Les Enfants du temps*. **Naruki Nagakawa** est un scénariste japonais pour l'animation et le jeu vidéo, et un écrivain.

Écrit par Naruki Nagakawa et en cours de traduction dans le monde entier, *Elle et son chat* est inspiré d'un court-métrage de Makoto Shinkai acclamé par la critique.

Traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako

Texte intégral

ISBN : 978-2-36812-897-8



9 782368 128978

7,90 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature
étrangère



C
CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

ELLE ET SON CHAT

Titre original : 彼女と彼女の猫

SHE AND HER CAT by Makoto Shinkai et Naruki Nagakawa

© Makoto Shinkai / CoMix Wave Films 2013

© Naruki Nagakawa 2013

Tous droits réservés.

Première édition japonaise publiée par KANZEN CORP., Tokyo.

Cette édition est publiée avec l'accord de KANZEN CORP.
dûment représenté par The English Agency (Japan) Ltd et New
River Literary, Ltd.

Traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-897-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions. Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (LillyCharleston) !

Makoto Shinkai
Naruki Nagakawa

ELLE ET SON CHAT

Roman

*Traduit du japonais
par Myriam Dartois-Ako*


CHARLESTON
POCHE

PREMIÈRE PARTIE

UN OCÉAN DE MOTS



CHAPITRE I

C' était au début du printemps, par un jour de pluie.

La bruine m'arrosait. Je gisais dans le caniveau.

Les passants se contentaient de me couler un regard en douce avant de s'éloigner à pas pressés.

Je n'avais plus la force de lever la tête ; je contemplais le ciel de plomb d'un seul œil.

Le calme régnait aux alentours ; seul un grondement résonnait au loin, pareil au tonnerre. Un roulement sur le pont ferroviaire, régulier et puissant.

Ce bruit m'attirait profondément.

Si le faible battement au creux de ma poitrine suffisait à me mouvoir, ce grondement-là, quelles choses énormes devait-il être capable d'ébranler !

C'était sans doute le pouls de l'univers. Le pouls d'un monde fort, grand et parfait, auquel je ne pouvais plus appartenir.

De fines gouttes de pluie tombaient sans bruit, à une vitesse constante. La joue collée au fond du carton, je me suis abandonné à une sensation d'élévation progressive.

Je montais au ciel, sans m'arrêter.

Je finirais sans doute, dans un bruit sec, par être supprimé de ce monde.

Au début, ce qui m'a relié à l'univers, c'est ma mère. Chaleureuse et douce, elle comblait tous mes désirs.

Elle n'est plus là.

Pourquoi ? Et comment me suis-je retrouvé dans un carton, sous la pluie ? Je n'en ai aucun souvenir.

On ne peut pas se rappeler de tout. Seulement des choses vraiment importantes. Et moi, je n'ai aucun souvenir digne d'être gardé en mémoire.

Une pluie fine tombait.

Vide, je montais doucement, tout doucement, vers le ciel gris.

Puis j'ai fermé les paupières, dans l'attente de l'instant décisif où je serais effacé du monde pour toujours.

Il m'a semblé que le grondement avait enflé.

J'ai rouvert les yeux : devant moi, le visage d'une humaine. Sous un grand parapluie en plastique transparent, elle me regardait d'en haut.

Depuis quand était-elle là ?

La femme s'est accroupie pour m'observer, le menton sur les genoux. De longs cheveux tombaient sur son front. La cloche de son parapluie offrait un écho au vacarme.

Sa chevelure comme mon corps étaient gorgés d'eau ; une agréable odeur de pluie imprégnait l'air.

J'ai soulevé la tête, non sans difficulté, et je l'ai regardée droit dans les yeux.

Le doute hantait ses prunelles. Elle a fermé les paupières, juste un instant, puis, comme si elle avait pris sa décision, elle a planté son regard dans le mien. Pendant un moment, nous sommes restés les yeux dans les yeux.

La terre a continué à tourner discrètement sur son axe, sans un bruit, et la chaleur de nos deux corps à se dissiper en sourdine.

— Tu viens ? Ça te dit ?

Ses doigts glacés ont effleuré mon corps. Elle m'a pris dans ses bras sans la moindre peine. Le carton, vu d'en haut, était étonnamment petit. Elle m'a glissé sous sa veste, contre son pull. La chaleur de son corps était d'une douceur incroyable.

J'ai entendu les battements de son cœur. Elle s'est mise en marche et un grondement nous a dépassés. Nos pouls, à elle et moi, mais aussi celui du monde, battaient à l'unisson.

Ce jour-là, elle m'a recueilli. Depuis, je suis son chat à Elle.



La société n'est faite que de mots, ou presque.

Voilà comment les choses m'apparaissent depuis que je travaille. « Fais ceci » ou alors « Informe Untel de cela » : le travail avance avec ces échanges de mots vagues, sitôt évaporés. Tout le monde fait comme si c'était évident, mais moi, je trouve ça quasiment miraculeux.

Ce que j'aime, ce sont les échanges de documents. Parce que le papier reste, il est tangible. Comme je me propose volontiers pour traiter la paperasse, au bureau, on m'apprécie – les autres trouvent ça pénible.

Je suis plus à l'aise avec les papiers qu'avec les humains. Parler, ce n'est pas mon fort. Très vite, je ne sais plus quoi dire. Tous mes amis sont des bavards. Tamaki, mon amie depuis la fac, a toujours quelque chose d'hilarant à raconter ! Un paysage qui, à moi, ne m'inspire rien, regorge de significations pour elle. C'est exactement comme si elle voyait des choses qui me sont cachées. Elle est géniale, Tamaki.

J'aime les gens qui parlent beaucoup.

Mon copain s'appelle Nobu. Il a un an de moins que moi et il est très loquace. Son travail dans les assurances, les films de SF, la musique électro, les vieilles guerres chinoises... Il me parle de tout un tas de trucs.

Grâce à lui, je m'y connais un peu en systèmes d'assurance et je maîtrise les noms des grands généraux.

Tamaki est forte pour mettre des mots sur ce qui l'entoure et Nobu pour exprimer les connaissances qu'il a emmagasinées. Moi, je ne sais faire ni l'un ni l'autre.

L'arrivée du printemps me rappelle souvent la première fois que j'ai loué mon propre appartement. Surtout quand il pleut, comme aujourd'hui.

Après avoir fait seule le tour des agences immobilières, j'ai, tremblante, apposé mon sceau sur le contrat. Mon premier chez moi. Pour le déménagement, sous la même pluie qu'aujourd'hui, Tamaki est venue m'aider. Le garçon qu'elle a amené ce jour-là, c'était Nobu.

On a défait les cartons ensemble, monté une étagère et ensuite on est allés manger dans un petit restaurant du quartier.

Emménager avec l'aide d'une amie et d'un garçon, puis enchaîner sur un restau, c'était une première pour moi et ça me paraissait irréel, j'avais l'impression d'être dans une série télévisée ; je cherchais comment l'exprimer quand Tamaki a dit :

— Une journée pareille, ça me rappelle l'époque où on était étudiants. Pas vous ?

Nobu a ri.

Moi aussi, j'ai affiché un sourire. Les gens normaux étaient déjà passés par ces étapes, ai-je compris.

Finalement, vivre seule, ça ne changeait rien pour moi.

Peu après mon emménagement, Nobu est venu à la maison, sans Tamaki.

Le robinet d'arrivée d'eau de la machine à laver était défectueux, du coup, le tuyau de raccordement fuyait souvent. Je m'en étais plainte à Tamaki qui s'est arrangée pour m'envoyer Nobu.

Comme c'était elle que j'attendais, l'arrivée de Nobu m'a surprise. Il avait acheté tout ce qu'il fallait

dans un magasin de bricolage pour colmater la fuite. Moi, je ne savais même pas qu'il fallait couper l'eau.

Ce serait chouette d'avoir un homme comme lui à mes côtés. Voilà ce que j'ai pensé et, à ma grande surprise, j'ai réussi à le lui dire sans détour.

C'était la première fois que j'arrivais à exprimer mes sentiments avec tant de franchise.

Ce jour-là, Nobu a passé la nuit chez moi.

Les mots pouvaient changer le monde, ce qui avait quelque chose d'un peu effrayant, aussi.

Nous avons pris l'habitude de nous retrouver chaque semaine chez moi, mais à un moment, Nobu a commencé à avoir beaucoup de travail et depuis, nous nous voyons moins souvent.

Je considère qu'on est ensemble.

Comment lui voit-il notre relation ? J'espère qu'on est d'accord, même tacitement.

Dans les *shōjo manga* qu'on s'échangeait entre copines, à l'école primaire, l'héroïne finissait toujours par trouver un amoureux : le bonheur pour une fille, c'était d'avoir un petit ami. Mais j'ai appris que dans la réalité, l'histoire ne s'arrête pas là.

Avoir un amoureux, ça peut rendre encore plus triste que d'être seule.

Aujourd'hui, j'ai vu Nobu pour la première fois en trois mois. Cela faisait longtemps qu'on n'avait pas passé du temps ensemble. On a marché côte à côte sous la pluie de printemps. Il était toujours aussi volubile et gentil.

J'aime me laisser bercer par ses paroles. Mais quand il n'est pas là, l'inquiétude m'envahit. Comme si je m'apercevais soudain que je nage là où je n'ai pas pied.

On est ensemble, pas vrai ?

Je n'arrive pas à prononcer cette phrase. Si sa réponse mettait fin à notre relation, je perdrais pied, je crois.

Aujourd'hui encore, tel un satellite, je tourne autour de la question qui me préoccupe en acquiesçant à son bavardage.

On dirait une écolière. C'est peut-être parce que je n'ai pas vécu ça plus tôt que j'en suis là.

Nobu ne parle jamais de ce que j'aimerais vraiment savoir.

On s'est séparés près de son bureau. La prochaine rencontre n'est pas pour tout de suite, je crois.

À la sortie de la gare, je suis rentrée par un nouveau chemin. Ça faisait un détour, mais j'avais envie de marcher sous la pluie fraîche de printemps.

C'est ainsi que j'ai rencontré le chat.

CHAPITRE 2

Chez elle, ça sent son odeur. Une odeur apaisante.

Le premier matin m'a surpris : jamais je ne m'étais réveillé dans un endroit aussi agréable. Elle était déjà debout, en train de faire chauffer de l'eau sur le gaz.

Je contemplais la vapeur d'eau qui s'échappait du bec de la bouilloire quand elle m'a dit bonjour.

Elle a ouvert les rideaux d'un geste vif. Les nuages étaient colorés par l'aube, c'était très beau.

Chez elle, c'est au premier étage d'un immeuble en haut d'une côte, d'où l'on voit les trains qui traversent le pont ferroviaire.

Ce jour-là j'ai appris que ce qui produisait ce grondement, c'était les trains.

Je voulais partager mon étonnement avec elle ; quand je le lui ai dit, elle m'a répondu avec un sourire :

— Oui. C'est chouette, hein, Chobi.

Chobi ?

— Chobi. Tu t'appelleras Chobi.

C'est la première fois qu'elle a prononcé mon nom.

Chobi. Il me plaît, ce nom. C'est elle qui l'a choisi. J'ai décidé de me souvenir de ce matin-là pour toujours.

Je suis tout de suite tombé amoureux d'Elle.

Elle est très belle, et gentille. Quand elle s'aperçoit que je l'observe, ses traits se détendent et elle me fait un petit sourire.

Avant de prendre son petit déjeuner, elle me prépare à manger.

Un bol de lait, de la pâtée et des croquettes croustillantes.

Pendant que je lape mon lait, elle s'accroupit, une grande tasse blanche et chaude serrée entre ses deux mains. Côte à côte, nous buvons la même chose.

Ses gestes sont calmes et gracieux, sa compagnie m'apporte de la sérénité.

Je vide seulement la moitié de mon écuelle (le reste, garde-le au cas où, me souffle mon instinct), puis je me roule par terre à côté d'elle, le ventre offert. Elle caresse doucement ma fourrure et je remue la queue, satisfait.

J'aime bien grimper sur son ventre quand elle est allongée par terre. Dans ces moments-là, en général, elle lit ; alors elle me caresse le dos en silence.

J'aime la regarder préparer la lessive. Ses affaires conservent son odeur ; je m'y enfouis, ivre de plaisir.

J'aime aussi quand elle étend le linge. Je l'accompagne sur le balcon et, pendant qu'elle met les vêtements à sécher, on regarde ensemble le vaste ciel bleu, les humains dans la rue et les voitures.

Au fond de mon panier, elle a déposé un pull, sur lequel je dors. C'est le pull blanc qu'elle portait lors de notre première rencontre.

Les premiers jours, mes propres miaulements me réveillaient en pleine nuit, à cause de rêves qui ne me laissent aucun souvenir. Quand cela arrivait, elle était près de moi pour me prodiguer des caresses apaisantes.

Elle est pleine de douceur et de gentillesse.

Elle prépare ses repas elle-même.

J'aime bien quand elle fait de la soupe miso. Parce qu'elle me donne des petits poissons séchés. J'aime aussi quand elle mange du tofu. Parce qu'elle en profite pour mettre des flocons de bonite sur ma pâtée.

Quand elle cuisine, elle fredonne tout un tas de mélodies. J'adore l'entendre chanter.

— Chobi !

Elle m'appelle toujours comme ça. Ce nom me relie à elle et, à travers elle, au monde.



Chaque matin, je me lève à la même heure, je prépare mon petit déjeuner, je regarde la même émission de télé et je pars au travail au même horaire.

Depuis que je vis seule, je prends plaisir à mener une existence réglée comme du papier à musique. Savoir que je maîtrise quelque chose m'apaise.

L'arrivée de Chobi n'a pas tellement changé mon quotidien. Quand on avait eu un chien, chez mes parents, il réclamait de sortir par tous les temps, qu'il pleuve ou qu'il neige, c'était pénible ; un chat, ça demande beaucoup moins de travail.

Aujourd'hui, comme tous les jours, j'ouvre les yeux juste avant que le réveil sonne et je l'éteins. Je sens la présence de Chobi dans la pièce. Je saisis le thermomètre posé à la tête du lit. Depuis que je suis avec Nobu, je surveille ma courbe de température. Une fois l'habitude prise, c'est difficile d'arrêter, comme si cela allait gâcher toutes les données accumulées jusque-là.

Sous les rayons du soleil matinal qui entre par la baie vitrée, je prépare mon repas. Des petites boulettes de riz. J'en confectionne plus que nécessaire, le reste ira dans mon bento.

Je bois mon lait en compagnie de Chobi et puis je me change. Il se bat avec le pyjama que je viens d'enlever ; je le regarde faire, au risque d'oublier l'heure.



J'aime contempler son profil quand elle se maquille devant le miroir. Elle dispose devant elle de minuscules accessoires qu'elle utilise l'un après

l'autre, d'une main assurée. Elle est toujours bien organisée. Son matériel une fois rangé, pour finir, elle se parfume ; la fragrance se diffuse dans tout l'appartement.

Son parfum a l'odeur de l'herbe mouillée après la pluie.

À la télé, la météo annonce le temps pour la journée.

Tous les jours, elle quitte la maison juste après.

J'adore sa silhouette quand elle part, le matin.

Elle noue sa longue chevelure en queue-de-cheval, enfle une veste de la couleur de ses cheveux et met des talons hauts.

Je la regarde, dans l'entrée.

Elle s'accroupit pour poser une main sur ma tête et me dire :

— Bon, à ce soir !

Puis elle se redresse et ouvre la lourde porte métallique.

Un rayon de soleil matinal entre par la porte ; je plisse les yeux.

À ce soir !

Avec un agréable claquement de talons, elle pénètre dans la lumière.

En savourant la sensation persistante de sa main sur ma tête, j'écoute le bruit de ses pas qui s'éloignent dans les escaliers.

Après lui avoir dit au revoir, je grimpe sur une chaise pour observer, de l'autre côté du balcon, les trains qui traversent le pont ferroviaire. Peut-être qu'elle est dans l'un d'eux.

Je regarde les trains tout mon soûl, puis je saute en bas de la chaise.

La pièce garde encore quelques traces de son parfum. Je me rendors, emmitouflé dans cette odeur.



Dans le train bondé, je pense à Chobi.

Quand il dort ou qu'il est occupé à quelque chose, concentré, j'ai beau l'appeler, il m'ignore totalement ; mais quand il a envie de se faire dorloter, il vient soudain s'allonger sur le dos pour que je lui caresse le ventre.

Si je l'enjambe sans réagir, il me dépasse en courant pour venir s'allonger une nouvelle fois devant moi, le ventre offert. C'est adorable.

Un sourire m'a échappé ; vite, je retrouve mon sérieux. Certains collègues et étudiants prennent le même train. J'aurais honte qu'ils voient mon air gaga.

Avoir quelqu'un qui vous attend à la maison, c'est chouette.

Mes yeux se posent sur la publicité d'une agence matrimoniale affichée au-dessus des portes.

La joie du mariage, c'est peut-être ça. Une joie qu'un chat peut vous apporter.

Parmi les amies de mon âge, une est déjà mariée. En même temps qu'elle obtenait son diplôme, elle a convolé avec son petit ami de la fac. La carte de vœux qu'elle m'a envoyée chez mes parents la représentait avec son mari et un nourrisson dans les bras. J'essaie de nous imaginer à leur place, Nobu

et moi, et ça me paraît tellement irréel qu'un rire forcé m'échappe.

Je suis incapable de lui demander si on est ensemble, alors lui proposer de se marier, c'est mission impossible. À moins que... si je tombais enceinte, peut-être qu'il m'épouserait ?

Pour commencer, est-ce que moi, j'ai envie de me marier ?

Je m'imagine, plus vieille, dans un appartement peuplé de chats.

Un message enregistré annonce l'approche de la gare où je change de ligne.

Je me tiens droite, le plus possible, pour descendre du train.

Je travaille pour une école d'art et de design, au sein de l'administration. Arrivée à l'école, je m'installe à mon bureau. Vu mon métier, je suis entourée de paperasses et de documents volumineux. Une pile de documents qui dépasse du bureau d'un collègue a renversé mon pot à crayons. Si je lui en fais la remarque, je vais passer pour une maniaque, ça craint. Nos bureaux sont trop petits. C'est ce que je me répète en allumant mon ordinateur.



À mon réveil, je m'étire de tout mon long et je décide de partir en promenade.

Je passe par une ouverture dans le mur prévue pour le chauffage au gaz ou je ne sais quoi, qui débouche sur le balcon. Elle a eu l'idée de la transformer en chatière, pour quand il me prend l'envie de sortir.

— Quand tu seras plus grand, tu ne passeras peut-être plus. On verra ce jour-là, avait-elle dit.

Mais comme nous les chats, on se faufile sans peine dans des endroits bien plus étroits qu'elle ne l'imagine, ce n'est pas pour tout de suite.

Il fait beau aujourd'hui. Il souffle une agréable brise. Entre les barreaux du balcon, j'observe le flot des trains et des voitures, les humains qui passent. Après m'être assuré que le monde continue à tourner, je rejoins les escaliers en traversant la véranda voisine, et la suivante encore.

Dehors, il y a des tonnes d'odeurs. Des exhalaisons d'humus, les effluves d'autres êtres vivants apportés par le vent, des odeurs de cuisine, des relents de pots d'échappement et de détritrus.

Arrivé en bas, je lève la tête vers son appartement. Elle habite un petit bâtiment à un étage flanqué de grands immeubles. Même si les fenêtres alignées sont toutes les mêmes, celles de chez Elle m'apparaissent différentes.

Je fais le tour du bâtiment. Chez les chats, c'est chacun son secteur. Le mien se limite aux alentours de l'immeuble. Je renifle les odeurs ici et là, vérifie que d'autres chats ne se sont pas approchés et marque mon territoire.

Honnêtement, moi, ces questions de territoire, je m'en moque un peu, mais c'est l'instinct qui me le dicte, je ne peux pas m'en empêcher.

Normalement, ma patrouille du matin prend fin là. Mais maintenant que je connais un peu mieux le coin, l'idée me vient d'élargir mon domaine.

Vers le haut de la côte, dans la direction opposée au pont ferroviaire. Parce que de ce côté-là, je n'ai pas repéré l'odeur d'un autre chat.

Un grand territoire, c'est mieux. C'est notre instinct. Mais je n'ai pas envie de me causer des problèmes avec un congénère.

Pour éviter de me faire écraser par une voiture ou embêter par des humains, je choisis de préférence des chemins en hauteur ou très étroits. En haut d'un mur ou sous une haie, par exemple.

J'ai fini par arriver devant une maison au jardin verdoyant.

J'ai tout de suite compris pourquoi aucun chat ne régnait ici. Parce qu'il y a un gros chien.

Visiblement âgé, il a de longues oreilles et un pelage noir et blanc.

Les chiens, en théorie, ne réservent pas un bon accueil aux chats. Je m'apprêtais à filer quand, comme de bien entendu, il m'a adressé la parole.

— Ça faisait longtemps, Shiro.

Son ton était tellement nonchalant que j'ai cligné des yeux, surpris. Il n'avait pas l'air supérieur qu'adoptent souvent les gros chiens.

— ... Bonjour, ai-je timidement répondu.

— Tu es toujours aussi belle.

Belle ? On dirait bien que les chiens ne savent pas faire la différence entre les garçons et les filles.

— Euh, je suis un garçon, ai-je répliqué, piqué au vif.

Cela, bien entendu, après m'être assuré qu'il était attaché.